

Sur l'auteur

Voici ce que Vladan Matijević (né en 1962) écrit, lors de la sortie de son premier livre en français, au traducteur qui lui demande quelques précisions biographiques: «Je ne suis pas sociable, mais taciturne et timide. Je mène une vie d'écrivain moyenâgeux, dans une petite ville de province, et qui plus est à sa périphérie. J'écris au stylo et ce n'est qu'une fois le texte achevé que je le tape sur ordinateur. Je n'ai pas de télé, j'écoute rarement les nouvelles à la radio et lis rarement les journaux. J'aime fréquenter les cafés, lire. Je lis beaucoup. Je travaille dans un musée de ma ville, où je dirige le secteur éditorial, plus particulièrement une collection que j'ai créée et dans laquelle je fais paraître des essais sur la peinture. Pas plus d'un par an. À vingt ans, j'ai publié un premier recueil de poèmes. Je ne désirais pas devenir écrivain et j'ai tout fait pour ça: j'ai fini mes études, je suis devenu ingénieur et j'ai trouvé un emploi dans une usine. Tout me poussait pourtant à devenir écrivain. À vingt-neuf ans, je me suis abandonné au vice d'écrire, cette fois de la prose, et j'ai recommencé à publier. Je tâche d'écrire le moins possible.»

Entre-temps, la place de Vladan Matijević dans la littérature serbe s'est affirmée avec force. Ses œuvres ont été couronnées par les plus importants prix littéraires nationaux. Son roman *Un rien de lumière*, unanimement salué par les critiques, a fait dire à l'un d'eux (dans la revue *Pečat* du 10 mars 2011) qu'une telle qualité ne peut être que le fait «d'un écrivain qui, sur les ruines de l'humanisme traditionnel, continue de croire à la force de l'art et de hanter avec persévérance les demeures exigües et obscures où il règne encore. Certains diraient qu'un séjour prolongé en ces demeures conduit à la folie, mais c'est précisément parce qu'il s'y maintient que Vladan Matijević laissera une trace ineffaçable dans la littérature serbe».

UN RIEN DE LUMIÈRE

Du même auteur

Les Aventures de Minette Accentiévitcb, Les Allusifs, 2007 ;
édition illustrée, Les Allusifs, 2009; édition poche,
Points, 2008.

Le Baisespoir du jeune Arnold, Les Allusifs, 2009.

Vladan Matijević

UN RIEN DE LUMIÈRE

roman omnibus

Traduit du serbe
par Gojko Lukić

NOTAB/LIA

Titre original: *Vrlo malo svetlosti*
© Vladan Matjevic, 2010

© Les éditions Noir sur Blanc, 2019
© Visuel: Paprika
ISBN: 978-2-88250-547-7

HILARY
Dix lettres à Donna

De: Hilary Hudson hh@msn.com
Objet: Première lettre
Date: Lundi 28 juin 2004. 22:19
À: donna@hotmail.com

Chère Donna,

Avant tout, je dois te le dire: tu es un amour. Chacune de tes venues me réjouit infiniment, mais celle de ce matin m'a particulièrement ravie. Ton maillot de bain t'allait à la perfection, sa couleur s'accordait à l'écume des vagues et à la glace que tu m'as tendue. Merci. Je savais qu'un jour tu me pardonnerais, quelle qu'ait pu être la raison de ta colère, mais j'ignorais quand. J'ai encore le goût de la vanille dans la bouche. Tu es toujours ma meilleure amie et tu le resteras jusqu'à la fin de mes jours. N'aie crainte, je ne m'imagine pas pour autant que tes apparitions oniriques signifient quelque chose de plus que ton pardon, et pas davantage que tu me considères comme une bonne amie, mais je ne nie pas que je nourris l'espoir de

mériter un jour de l'être, espoir désormais bien vivace. Je te l'avouerais, je l'allais de mes rêves, et aussi de mon sang, c'est pourquoi il est ainsi. Te rappelles-tu à quel point nous avons eu peur quand nous avons vu perler le sang sur mes tétons baisés et sucés durant des heures ? Je me souviens de tout. Comment pourrais-je ne pas m'en souvenir puisque je pense à toi jour et nuit ? Encore maintenant.

J'ai vu à la télé à quel point le dernier hiver a été dur chez vous et je m'inquiétais de savoir si tu arriverais à y faire face. Je suis contente que tu l'aies bien supporté, bien que tu ne sois pas habituée à toute cette neige. La grippe que tu as attrapée n'a pas été trop grave. Tu as traîné au lit en prenant plaisir aux soins qu'on te prodiguait plus que tu n'as été véritablement malade. Te montrer faible ne te ressemble pas, mais cet hiver tu as eu envie d'être une malade qu'on dorlote, et tu l'as été. Je garde en mémoire toutes les cordes que tu as à ton arc quand il s'agit d'éveiller la tendresse en l'autre. Oui, je m'en souviens. Ici aussi, l'hiver a été plus rude que d'habitude. J'ai été tentée de porter plainte contre les météorologistes. Ils n'avaient pas annoncé des températures aussi basses, si bien que le froid nous a prises au dépourvu et que notre vie s'en est trouvée menacée. Maman a eu peur que ces changements climatiques brutaux nuisent à son *joshaghan*. J'ai dû te raconter à quel point ma mère tient à son tapis persan, *rouge écarlate*, à *grande densité de nouage*, ajouterait-elle immanquablement, mais il n'est pas question que je la laisse participer

à l'écriture de cette lettre. Néanmoins, j'ai renoncé à l'idée d'attaquer les météorologistes en justice, car que n'auriez-vous pas dû leur faire, vous qui avez eu un hiver encore bien plus terrible ? La neige tombait, jour après jour, comme si les flocons cherchaient à te dire que tu as eu tort de partir d'ici. Mais cela, j'aurais pu te le dire moi aussi.

Ma chère Donna, tu n'aurais pas dû t'en aller. En aucun cas. Ton départ a fait perdre à cette ville sa beauté. Le peu de beauté qu'elle avait. Parfois, je pense que c'est moi qui suis responsable de ce départ. En fait, je le pense souvent. Non sans raison. Je t'importunais trop, je t'étouffais trop avec mon amour. Qui peut supporter une chose pareille ? Personne, même pas toi. Je le regrette, je le regrette amèrement. Ne doute pas de mes paroles. Si au moins cette nuit-là je ne m'étais pas endormie sur le seuil de ta porte. Je n'ai pas oublié combien tu étais énervée en me trouvant recroquevillée sur l'essuie-pieds devant ta lourde porte. Tu serais probablement restée dans cette ville si je n'avais pas essayé avec autant d'insistance de te retenir près de moi. Mais il est trop tard pour y réfléchir. Quand il m'aurait fallu le faire, je n'en ai pas été capable. C'a été une période infernale. Je ne savais même plus comment je m'appelais, encore moins comment vivre sans toi. À présent non plus je ne sais comment vivre sans toi. Chaque nouvelle journée m'accueille avec cette même question, ce à quoi je ne fais que hausser les épaules et allumer la télé, ou aller au parc faire une de mes promenades

de forcenée. Excuse-moi, je ne vais plus parler de nous. Excuse-moi, je t'en prie.

De quoi te parler sans que ce soit du temps qu'il fait ? Je suis très heureuse d'avoir recommencé à rêver. En général, ce sont de mauvais rêves, avec de l'eau de tous les côtés, tantôt claire et fraîche, tantôt trouble et chaude, mais comme tu y apparais la plupart du temps, je finis par me réjouir même de ces songes diluviaux. Un beau rêve annonce le plus souvent un ennui et nous déçoit toujours, car quel que soit le plaisir qu'il nous donne sur le moment, l'inquiétude qu'il nous apporte ensuite est encore plus grande – je dis «inquiétude», mais devrais dire «panique» –, alors qu'avec un mauvais rêve on sait aussitôt à quoi s'en tenir et, quand on se réveille, on n'y pense plus. On ne se demande pas ce que pourrait signifier un rêve où un vampire nous suce le sang et quel présage il faudrait y voir, mais on tâche de l'oublier aussi vite que possible. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne lutte pas de toutes ses forces pour défendre contre ces réalités destructrices, aussi longtemps qu'on le peut, les visages chers que l'on y voit. Dans mon cas, il s'agit toujours et uniquement de ton beau visage. Je dirais que tu as rajeuni. Une chose est évidente : dans mes rêves, tu as l'air contente. Chaque fois, à côté de toi il y a Maria, ton amie aux cheveux châtons qui vient de Serbie. C'est bien que tu ne sois pas seule, la solitude est dure à vivre.

Chère Donna, comprenons-nous bien, je n'ai pas l'intention de te faire des reproches, je ne veux

pas me complaire à remuer le couteau dans mes plaies. Je vais tâcher de donner à mes lettres la tournure la plus neutre possible, jusqu'à ce que, dans un rêve, tu m'autorises d'un signe à adopter un ton plus personnel. Tant pis si ça ne doit pas se produire de sitôt, même sur ce ton-ci j'ai plein de choses à te dire. Je sais que les plaisirs auxquels tu t'abandonnes ne nuisent pas à ton intérêt et à tes activités pour la cause féministe et n'émeussent pas le tranchant de ta détermination: celle de devoir, de notre vivant, remporter la victoire dans cette guerre des sexes qui se déroule depuis que l'humanité existe. Je suis consciente qu'au fond tu n'as pas changé et je respecte la constance de ton caractère. J'ai réfléchi, compris certaines choses, et peaufiné certaines idées. Tu ne manqueras pas de remarquer dans mes lettres combien j'ai progressé et tu en seras sans doute agréablement surprise.

Je tiens à te le dire dès à présent: sache que je serais désolée de voir notre Société se disloquer en fractions, mais que je ne me sentirais pas coupable si cela arrivait. Il faut savoir quelles sont les priorités de notre lutte. L'élimination des mâles est importante, mais il est fondamental de débusquer et de détruire – par le feu, plus précisément – le Démon du plastique. C'est à ce but qu'il faut subordonner tous les autres. Quand nous l'aurons tué, quand nous l'aurons fait fondre dans les flammes, nous réglerons facilement leur compte aux mâles. De manière définitive. Ça ne va pas être une tâche difficile, crois-moi. Nous ferons d'abord s'écrouler

leurs systèmes bornés. Tous ces systèmes reposent sur la puissance de l'argent et, quand nous aurons aboli l'argent, quand nous l'aurons réduit en cendre, ils s'effondreront d'eux-mêmes. Il ne faut en aucun cas oublier de détruire aussi les billets de banque que le Démon du plastique représentait en peinture et faisait mettre sous cadre. Nous livrerons aussi aux flammes les galeries et les musées, ainsi que les immeubles d'habitation sur les murs desquels nous trouverons ses dollars encadrés. Sans le pouvoir de l'argent, les hommes seront impuissants et perdus, tout juste bons à faire le beau à nos pieds et à nous proposer des services d'ordre physique. Quand nous aurons établi une automatisation totale, ils se rendront à l'évidence qu'ils n'ont plus de raison de vivre. Victorieuses, nous serons charitables et leur permettrons de disparaître sans douleur. Tout compte fait, il sera facile de mettre un point final à l'ensemble du sexe masculin, et ensuite, grâce à la reproduction artificielle, nous ne créerons plus que des femmes. Scientifiquement, c'est déjà réalisable. Mais, comme je l'ai dit, tout cela viendra une fois que nous aurons fait brûler le Démon du plastique.

Je ne sais pas si je fais bien de te le confesser, mais je me dis parfois qu'il ne sera bientôt plus nécessaire de combattre les hommes. Ils se combattent très efficacement eux-mêmes et se transforment en chattes, en simples chattes, épilées pour la plupart, métamorphose qui ne doit pas trop nous étonner, car elle répond à leur désir et à leur but depuis la nuit des temps. Il faut reconnaître que c'est

tout de même là une évolution positive. Le mâle, en tant que tel, ne sera plus un être incomplet, un accident biologique. Nous savons toutes que la virilité est une maladie causée par le manque de *vagin* – pour ne pas me montrer de nouveau grossière, même si le mot que j’ai employé tout à l’heure sied mieux au mâle – et, quand celui-ci se sera entièrement transformé en celui-là, il n’y aura probablement plus de raison de le combattre, car tel qu’il sera devenu, il sera guéri. Peut-être qu’il serait alors dommage de le détruire, peut-être que nous pourrions désormais le dominer et l’utiliser sans nul effort de rééducation. D’ailleurs, dans le fond, l’homme est obéissant, porté à trotter docilement derrière la femme, et, comme l’a remarqué il y a longtemps la vénérable Valerie, on peut sans peine diriger un tel être. Qui sait, peut-être que nous, les membres de la Société pour l’élimination des mâles, finirons par préconiser leur élevage et leur protection. Je dis ça pour plaisanter, j’espère que tu ne le répéteras à personne, on pourrait facilement mal l’interpréter.

Je devrais peut-être effacer entièrement le paragraphe précédent, pour ne pas semer le trouble parmi nos membres. Je ne contredis aucunement la vénérable Valerie qui dit dans son *Manifeste* que le mâle est une chimère biologique et un parasite émotionnel et que, par conséquent, aucun argument éthique ne plaide en faveur de son droit à la vie. Quoi qu’il en soit, je ne souhaite plus parler d’évolution masculine, ni de nos actions éventuelles

dans le cas où cette évolution serait couronnée de succès. Je ne sais pourquoi je me suis lancée sur ce sujet, et je ressens maintenant le besoin de souligner, vis-à-vis des suspicieuses, qu'il n'y a pas de point sur lequel je serais en désaccord avec notre vénérable Valerie. En lisant son *Manifeste*, je suis souvent surprise, car je me rends compte que j'ai adopté certaines de ses idées au lieu de les avoir tirées de mes propres réflexions, comme j'ai pu le croire. Si elle était encore en vie, elle admettrait certainement des changements de priorités dans notre lutte, je veux dire sur le papier aussi, car dans la pratique elle l'avait largement fait de son vivant. Se référer à elle, ce que font sur cette question certaines de nos adeptes, est très hypocrite, car elle a justement payé de sa vie le fait d'avoir compris que le Démon du plastique est plus dangereux que l'espèce masculine dans son ensemble. N'oublions pas qu'elle lui a tiré dessus, alors qu'elle luttait contre le commun des hommes à coups de manifestes, de traités, de pamphlets et d'interviews. Cela fait une différence énorme. Même les partisans les plus acharnés de l'idée qu'il nous faut ignorer le Démon et concentrer toutes nos forces sur les hommes sont bien forcées de le reconnaître. Je parlerai une autre fois, bien plus longuement, du fait qu'il soit mort, comme elles l'affirment, ou qu'il soit *peut-être mort*, comme le prétend ton éminente amie Maria. Pour le moment, j'ai terriblement mal à la tête. Je vais arroser le bambou et aller me coucher.

J'ai juste envie d'ajouter encore que je suis ravie que nous ayons beaucoup d'adhérentes, et – qui plus est – que la plupart d'entre elles partagent mon point de vue en donnant sans hésitation la priorité à la lutte contre le Démon du plastique. Je ne doutais d'ailleurs pas que les femmes sachent réfléchir par elles-mêmes. Je suis également très heureuse que toi et ton éminente amie Maria considérez qu'il représente un grand danger, qu'il soit mort ou vivant, et que sur ce point vous me souteniez. Et là s'arrête mon plaisir, comment pourrait-il en être autrement, puisque – surtout à cause de votre «qu'il soit MORT ou vivant» – je repense à l'étude de Maria ? Sur laquelle j'ai beaucoup de réserves. Ton éminente amie n'a raison sur presque aucun point, mais à ton enthousiasme, que je perçois chaque fois que tu poses un regard sur elle, je vois que tu n'as rien à lui reprocher. Je serais désolée que tu ne me comprennes pas, que tu sois fâchée contre moi, mais le fait que je t'aime est une raison de plus pour te dire que tu as tort. Il ne s'agit pas d'amour-propre, ni du désir d'être la principale et l'incontestable idéologue de notre Société, et pas non plus d'un besoin de contredire ton éminente amie. Simplement, certains faits doivent être mis en lumière si nous désirons obtenir des résultats dans notre combat, si nous ne voulons pas nous transformer en une Société d'amatrices des travaux d'aiguille. Mais, comme je l'ai déjà dit, je parlerai plus longuement de tout cela dans ma prochaine lettre, et je mettrai surtout l'accent sur

les égarements de Maria, que j'ai découverts dans son étude sur le Démon du plastique. Je suis bien contente d'avoir déjà un thème pour la lettre suivante, pour ne pas avoir à la commencer par des considérations climatiques, d'autant plus que j'ai cessé de suivre les prévisions météorologiques et que je m'éloigne ostensiblement du téléviseur dès qu'apparaît sur l'écran un présentateur météo, prétendu détenteur de la science infuse.

D'ici là, je te salue cordialement et te souhaite plein de bonheur.

Hilary HUDSON

De : Hilary Hudson hh@msn.com
Objet : Deuxième lettre
Date : Mardi 29 juin 2004. 16:26
À : donna@hotmail.com

Chère Donna,

Ce n'est pas cette fois-ci que je vais critiquer les errements de ton éminente amie Maria. Je suis totalement hors de moi et, dans cet état, nullement disposée à me livrer à des analyses poussées ; en d'autres termes, je suis incapable de tenir ma promesse, et ce, alors même que j'avais prévu d'exposer systématiquement ma thèse que le Démon du plastique est de sexe masculin, et de commenter la curieuse affirmation de Maria qu'il est avant tout un metteur en scène de cinéma. Mais je ne peux le faire en ce moment. J'espère que tu me comprendras.

Ce matin j'ai subi un stress alors que, comble de calamité, j'avais rêvé toute la nuit d'une inondation épouvantable. Je luttais désespérément contre les flots qui me coupaient le souffle à tout instant.

Mes vêtements m'entravaient considérablement dans cette lutte. Maria et toi étiez nues et vous sortiez mieux que moi de ce déchaînement aquatique, vous arriviez même par moments à vous peloter. J'essayais de me déshabiller moi aussi, mais je n'y parvenais pas. J'étais un fétu désarmé dans un remous effroyable. Je t'ai déjà dit que je rêve régulièrement d'eau. Je rêve aussi de toutes sortes d'autres choses: monstres, nains, couloirs de labyrinthe, étranges machines à roues dentées, escaliers que je grimpe en courant, abîmes dans lesquels je tombe, mais, quel que soit le rêve, l'eau y arrive de quelque part. La nuit dernière, elle est montée en trombe, et j'ai fini noyée. Je me voyais de haut, tout d'abord sans comprendre que c'était là mon corps sans vie, puis je me suis reconnue. Je flottais à la surface, et vous deux, non loin de moi, vous vous aspergiez mutuellement en riant. J'ai remarqué que tes seins étaient très gros et ceux de Maria pour ainsi dire enfantins. Après quoi je me suis réveillée et, au lieu d'éprouver du soulagement, j'ai entendu maman raconter à quelqu'un au téléphone que j'étais tombée malade en travaillant à ma thèse de doctorat intitulée *Thanatos en tant que thème obsessionnel d'Andy...* Ne prononce pas son nom, me suis-je écriée, tout à coup complètement réveillée. Elle a aussitôt coupé la communication, je dois le reconnaître, puis m'a prise dans ses bras et s'est confondue en excuses. Ne pleure pas, m'a-t-elle suppliée.

Comment ne pas pleurer ? J'étais même à deux doigts de me remettre à bégayer. Je ne sais si tu es au courant : quand tu m'as quittée, j'ai eu des problèmes de santé tels que je suis rentrée à la maison pour y vivre avec ma mère. La seule autre possibilité aurait consisté à être internée en asile psychiatrique. Je me dis de plus en plus souvent qu'il n'y a pas de différence notable entre ces deux options. Ô, comme ça m'a secouée ! La vénérable Valerie a dit que même un serpent ne voudrait pas manger dans sa main, et ma mère ose prononcer son nom ! Que ne me suis-je noyée pour de bon dans mon rêve, pour ne pas avoir à vivre cette scène ? Il n'aurait plus manqué que ma mère prépare des soupes Campbell et qu'elle utilise les détergents Brillo. C'est miracle que je ne me sois pas mise à bégayer. Le bégaiement est le dernier stade de mes crises. Tu le sais. Tu dois te souvenir que j'avais bégayé dans le couloir du service orthopédique, et aussi de la fois où, ravalant ma fierté, je t'avais suppliée de m'avouer qui était celle qui pendant toute la nuit t'envoyait des textos. N'aie crainte, je ne vais pas m'étendre sur ce sujet, même si j'aurais bien envie de t'asticoter pour m'avoir fourni l'occasion de m'humilier et m'avoir menti en prétendant que tu ne répondais pas à ces messages.

Bon gré mal gré, j'ai vendu la mèche : maman et moi nous entendons mal. J'y suis probablement pour quelque chose, moi aussi. Quoi qu'elle me dise, je m'énerve et réagis avec colère. Mais que faire devant sa bêtise ? Elle ne se rend même pas

compte qu'elle est victime du système patriarcal. Elle croit être bien dans ce monde tel qu'il est. Malgré tous ses problèmes. À longueur de journée elle peigne les franges de son tapis, convaincue d'être au paradis. Il lui arrive de le frotter avec du vinaigre dilué, et même alors, sans faire de différence, elle se croit au paradis. Quelle cruche ! Je me demande souvent comment elle peut supporter de rester tout ce temps agenouillée. On devine aisément dans quelle position elle pratique les rapports avec les personnes de l'autre sexe. Je sais qu'elle le fait. Quand je lui ai dit que les hommes sont des ordures, elle m'a lancé un regard apitoyé. Un jour, ou une nuit, tu changeras d'avis, m'a-t-elle dit avec une expression qui signifiait qu'elle était convaincue de ce qu'elle disait et que de plus elle se croyait spirituelle. La télé était allumée, on présentait une émission sur les grands félins. J'ai continué à cracher sur les hommes comme si elle n'avait rien dit, j'affirmais qu'ils étaient tous les mêmes, je lui servais des arguments qui n'auraient pas fait honte à la vénérable Valerie. J'étais très inspirée. Surprise par ma propre éloquence. Je n'avais même pas soupçonné qu'il pût y avoir en moi toutes ces pensées, cette grande détestation et ce mépris. Justifiés, évidemment. Un léopard poursuivait une jeune antilope. Quand j'étais petite, j'aimais regarder les émissions sur les animaux, mais il me semble qu'à l'époque on montrait comment ils vivaient, alors que maintenant on montre seulement comment les grands égorgent les petits, comme si ces créatures

ne faisaient rien d'autre que s'entre-dévoré. Puis elle a évoqué mon père. Elle m'avait bien cherchée et j'ai dû lui dire que mon père m'avait fait subir des sévices sexuels. Elle s'est conduite comme si elle était harcelée par mille démons. Si seulement tu l'avais vue ! Elle s'est mise à me frapper et à crier : Tu es mauvaise ! Tu es mauvaise ! Ne profère plus jamais une chose pareille ! Elle ne regardait pas où ses coups portaient, la brutasse. Tu ne peux imaginer, Donna, avec qui je vis. Ton père était un homme admirable, ne cessait-elle de répéter, honte à toi, diablesse ! Honte à elle, qui ne se gêne pas d'user de la force physique comme moyen de communication.

L'idiote ne se souvient apparemment pas que mon père me donnait parfois de petites tapes sur les fesses. Je ne veux pas l'affirmer à tort, peut-être me tapait-il tout à fait innocemment sur les fesses, par affection, je ne suis pas à cent pour cent sûre qu'il avait de mauvaises intentions, je ne parviens pas non plus à me rappeler si son pénis était dur quand il me tenait sur ses genoux, mais que m'importe. De toute façon c'était un homme, donc je ne peux pas l'aimer, eût-il été un saint. Heureusement, ses mains lui ont fait mal, après quoi elle n'a cessé de crier et de tourner comme une furie dans la maison, mais elle ne m'a plus frappée. Le léopard déchiquetait déjà la jeune antilope, une bande de charognards s'était posée et attendait sa part, et maman a été fâchée pendant encore une heure, sinon plus, elle ne s'est radoucie un peu que quand je lui ai

demandé : Laquelle de nous deux est la plus folle ? Aucune, a-t-elle dit après un assez long silence. Aucune, tu parles, Charles ! Elle a ensuite été toute malheureuse, j'ai presque eu pitié d'elle, alors même que le sang continuait de goutter de mon nez.

Quand je pense que par moments elle a pu me faire pitié, je suis furieuse contre moi-même. Moi, je la plains, et elle, elle m'empoisonne. Je n'en suis pas sûre, mais j'ai souvent l'impression que c'est ce qu'elle me fait. Pourquoi pas ? Si elle est capable de me battre, pourquoi ne pourrait-elle pas m'empoisonner ? Les plats qu'elle prépare ont un goût atroce. Si je le lui reproche, elle me répond qu'elle a fait ce qui est le mieux pour moi. Si je lui en parle lorsqu'elle est fâchée, elle me dit : Cuisine toi-même, mademoiselle, si tu peux mieux faire. Une telle femme est prête à tout, sa malice et sa bêtise sont sans limites. Imagine un peu, elle souffre à cause d'un mec rachitique qui au vingt et unième siècle nous ressert du style hippy. Terrible. Il y a longtemps que la vénérable Valerie a noté qu'en toute femme il y avait un côté « briseuse de grève ». Plus ou moins accentué. Ce trait est chez ma mère aussi profond que le canyon du Colorado. Te souviens-tu de ce qui est chez moi, comme tu l'affirmais, aussi profond que le canyon du Colorado ? Heureusement, il y a de plus en plus de femmes fortes et conscientes de leur personnalité, qui surmontent leurs défaillances et qui réussiront à neutraliser et à marginaliser la faiblesse qui caractérise ma mère et ses semblables. S'il ne devait

pas en être ainsi, je nous tuerais, elle et moi. Et du même coup, en passant, son hippy.

Elle l'a rencontré dans un magasin de tapis d'Orient. Où d'autre aurait-elle pu le rencontrer ? Elle s'y était rendue pour acheter un sous-tapis pour son *joshaghan*. Pendant des années elle a claironné qu'il n'était pas bon que son tapis soit posé directement sur le sol, parce que cela l'usait plus vite. Le hippy s'est trouvé là, il a aidé maman à faire son choix. Ils sont arrivés à la conclusion que ce qu'il lui fallait, c'était un sous-tapis en jute et poil animal. Sans tarder, ils ont discuté du nombre optimal de nœuds au centimètre carré pour un tapis d'Orient. Ils ont commencé cette discussion dans le magasin et l'ont terminée dans un lit branlant du Grand Hôtel. Tu t'en souviens sans doute, c'est l'hôtel le moins cher de la ville. Je sais que c'est dégoûtant de te parler de façon aussi détaillée de ma mère, j'en suis moi-même gênée, mais je ne peux m'en empêcher, elle me rend totalement foldingue. Et cette relation amoureuse, c'est le comble de la bêtise. Je fais tout pour faire entendre à cet homme à quel point je le méprise, cependant, il essaie de m'amadouer et, qui plus est, d'établir avec moi un rapport fondé sur la confiance. Peux-tu imaginer semblable hypocrisie ? Un jour, je dirai à maman qu'il m'a violée. Ou du moins qu'il a tenté de le faire. Que veux-tu, j'y suis forcée. Je n'en peux plus de manger du gâteau aux pommes qu'il adore et que ma mère lui prépare dès qu'il déclare qu'il va divorcer et se remarier avec elle. Divorce une bonne

fois, me dis-je, on va perdre nos dents à manger tout ce sucre. Vu ma malchance, il finira par le faire vraiment. Il assure qu'il a déposé une demande de divorce depuis longtemps et qu'il attend avec impatience la première convocation au tribunal. Maman ne cesse de s'étonner que cela prenne autant de temps. J'ai oublié de te dire le principal : ils ont prévu que, dès le divorce prononcé, il emménagerait chez nous, avec ses trois carpettes afghanes véritables, d'une valeur bien moindre que le tapis de maman, mais nullement bon marché pour autant. Tu peux imaginer le bonheur qui l'attend ici si ce déménagement se réalise. J'y veillerai.

S'il te plaît, ne m'en veux pas de te parler encore un peu de la situation à la maison, je crois que je me sens un peu mieux pendant que je m'en plains à toi. Il s'appelle Thomas. Nous n'avons pas vraiment fait connaissance, j'ai évité à plusieurs reprises de lui tendre la main, mais j'ai surpris maman en train de tracer avec son index sur la vitre embuée de la salle de bains «Thomas et Tina». Qu'est-ce que tu écris ? lui ai-je demandé en faisant l'innocente. Je trouvais un peu idiot de la mettre dans l'embarras. Rien, rien, m'a-t-elle répondu en effaçant le tout du plat de la main. Mais elle ne réagit pas toujours comme ça, parfois elle s'oublie et parle sans aucune honte de leur relation. Comme c'est écœurant ! Il est totalement impossible que je puisse jamais avoir de l'indulgence pour un tel comportement. Et quand je pense que jadis j'ai été comme elle, je me dégoûte. Heureusement, tu as

foncé sur le trottoir avec ta Ford déglinguée, tu as renversé le panneau de signalisation et écrasé mon petit ami. Dans tous les sens du terme.

Je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait, de ce que tu avais l'intention de faire pendant que tu avançais vers moi dans le couloir du service d'orthopédie. Mon copain avait la tête enveloppée de bandages, la jambe droite dans le plâtre, et toi, c'est devant moi que tu t'es arrêtée. Tu mâchais un chewing-gum. De même que tu l'avais écrasé, lui, tu allais rapidement écraser en moi tous les hommes du monde. Tes méthodes sont inoubliables. Je ne vais pas en parler, n'aie crainte. En vérité, j'aimerais bien, mais alors tu cesserais de me donner de tes nouvelles. Je sais. Je ne suis pas bête, même si je suis naïve, comme le dit ma mère. Elle affirme que le premier venu peut me tromper, puis se plaint en disant qu'elle est le seul être au monde que je ne puisse croire ni aimer. C'est peut-être vrai. Et facile à comprendre : elle est le seul être au monde qui m'oblige à poser les yeux sur Thomas et qui m'espionne.

Cet espionnage de maman, c'est toute une histoire. Sa façon d'ouvrir brusquement ma porte me rend folle. Elle s'approche sans bruit de ma chambre, puis y fait irruption. Elle vérifie d'abord si le bambou a de l'eau. Si l'ordinateur est allumé, elle lui jette un regard haineux, exprimant ainsi sa crainte que j'aie pu trop me fatiguer les yeux. Si je suis déjà couchée, elle s'assure que je suis bien couverte. Mais tout cela n'est que comédie,

ce qu'elle attend de moi, c'est que j'en déduise que la véritable raison de son irruption n'est pas ce à quoi elle s'occupe, mais sa peur que je me sois tailladé les veines. Chère Donna, son humanité me tuera. Chaque fois elle compte le nombre de cachets que je n'ai pas encore avalés, en affichant une inquiétude mortelle. J'ai souvent l'impression qu'elle attend de moi que j'avale tous les cachets d'un coup, qu'elle m'y pousse. Pendant un temps, je m'enfermais à double tour, ce qui était un sujet de dispute, jusqu'à ce qu'elle m'ait confisqué la clef. Désormais elle survient quand ça lui chante.

En prenant tout ça en considération, il est facile de comprendre qu'il y a peu de choses dont je peux parler avec maman. En fait, le seul sujet sur lequel elle est capable de parler sereinement, ce sont les tapis d'Orient. Je suis heureuse que tu existes et d'avoir en toi une oreille compatissante, pour ne rien dire de l'importance que revêt pour moi la seule impression que de ton côté les choses vont bien. Je suis très contente que les femmes de Dallas soient de mieux en mieux organisées, que notre Société pour l'élimination des mâles gagne en puissance et que grandisse de jour en jour le nombre d'adhérentes. Je me réjouis particulièrement du fait que personne n'ait encore compris que notre Société est une organisation militante, et que les visées ultimes et la doctrine de notre lutte soient restées secrètes. C'est mieux ainsi. Il ne faut pas s'exposer avant l'heure. Il est bon que nous ayons toujours plus d'adhérentes titulaires

de postes importants, ce qui rend aussi les donations de plus en plus importantes, et nous enrichit de plus en plus. Nous ne sommes plus obligées de mendier et de nous prostituer comme a dû le faire la vénérable Valerie. Cette sombre époque est loin derrière nous, néanmoins, nous ne devons pas être prodigues. Vous deux, ne dilapidez pas l'argent pour des bêtises, oubliez l'achat de sex-toys, cessez de faire grossir vos seins tous les mois. Vous pourriez même faire imprimer les brochures féministes sur du papier de moins bonne qualité; chaque fois que vous pouvez économiser, faites-le. Mettez de l'argent de côté pour l'achat des armes, c'est le conseil que je vous donne. Et c'est sur ce conseil que je vais terminer ma lettre.

Je te souhaite les meilleures choses du monde et te supplie de continuer à hanter mes rêves. J'ai besoin de toi. Qui sait quelles situations stressantes m'attendent, qui sait ce que maman et Thomas mijotent? Je ne pourrais pas survivre si je ne renouvelais pas mes forces la nuit. Et si pénibles que soient mes rêves, ils me laissent me reposer mieux que ne le fait un sommeil de mort, sans rêves. Garde-le à l'esprit.

Hilary

P.-S. Chère Donna, je pensais avoir mis un point final à cette lettre, mais je vois maintenant que je me suis trompée. Je ressens le besoin de la reprendre là où je m'étais arrêtée. Par chance, sur un ton bien plus léger. Il y a quelques heures, je t'écrivais :

Réunissez les moyens pour acheter les armes, et, à ce propos, je brûle d'impatience de te donner une bonne nouvelle. J'ai réussi à entrer en contact avec une femme qui m'a promis un lance-flammes. Elle me semble très compétente et sûre. Elle est pas mal plus âgée que nous, la peau de son visage montre qu'elle a dû assez souffrir dans la vie, mais elle est tout de même en bonne forme. Et même assez sexy, bien que, de toute évidence, elle ne fasse aucun effort pour l'être. Intégralement habillée de noir, elle ressemble plus à ces gens qui vendent des articles de piété qu'à une marchande de mini-beignets. Elle a un accent que je ne peux identifier et des yeux de femme traquée. Je l'ai rencontrée aujourd'hui, dans le jardin public où je fais toujours mes promenades. Il faudra que je te parle une fois de ce jardin, j'y passe beaucoup de temps. Il se trouve près de mon immeuble. Au temps où tu vivais ici, nous n'y sommes jamais entrées, alors que nous passions souvent devant dans ta Ford. Je lui ai acheté le plus grand sachet de mini-beignets au chocolat. On a bavardé et peu à peu elle s'est intéressée à moi et à mes idées. Elle comprend très bien les principes fondamentaux de notre lutte, par moments j'avais même l'impression qu'elle les comprenait mieux que bon nombre de nos vieilles adhérentes. Pendant que je parlais, elle ne cessait de hocher la tête en signe d'approbation. Elle m'a dit qu'il n'était pas facile de se procurer un lance-flammes, comme si je ne le savais pas, puis elle a ajouté tout bas qu'elle était en mesure d'en trouver

un, si, bien sûr, je pouvais réunir suffisamment d'argent. C'est alors que je suis devenue fébrile, et je le suis encore. Je lui ai révélé le montant de mes économies secrètes et elle m'a dit que c'était tout à fait suffisant, que je ne devais pas m'en faire, qu'avec autant d'argent il ne devrait pas y avoir le moindre problème. Elle partage mon point de vue que toute femme doit posséder un lance-flammes, elle-même a l'intention d'en acheter un dès qu'elle aura économisé suffisamment d'argent. J'ai honte de le dire, mais je ne connais pas son nom. Je ne me rappelle pas si elle s'est présentée à moi, et pas non plus si je lui ai dit mon nom. Je désire ardemment corriger cette erreur. Elle m'est très sympathique. Elle a un sourire inoubliable. Il n'est pas méchamment insolent comme le tien, et pas non plus rusé comme celui de ton amie Maria, mais il est très particulier d'une tout autre manière. Difficile à décrire. On ne peut certainement pas dire qu'il soit éclatant, gai, mais plutôt doux et mystérieux, et en même temps un peu las, et aussi comme entaché par quelque faute. C'est à son sourire que je la reconnaîtrai si la prochaine fois elle ne s'habille pas en noir et si elle ne se tient pas derrière la friteuse où les mini-beignets tournoient et dorent doucement en grésillant.

De: Hilary Hudson hh@msn.com
Objet: Troisième lettre
Date: Vendredi 2 juillet 2004. 19:07
À: donna@hotmail.com

Chère Donna,

Il est de sexe masculin. N'en doute pas. Je ne sais d'où est venue à ton amie Maria l'idée qu'il est une femme travestie en homme. Est-ce juste parce que ses films sur les travestis recèlent un peu de chaleur qu'on ne retrouve nulle part ailleurs dans son œuvre? Bêtise. Désolée, mais quelle imbécillité! Il faut douter de tout ce qui le concerne, sauf de deux choses: il est bien un Démon et il est bien un mâle. Une telle brute épaisse ne peut être qu'un homme. Il mène ce monde à sa perte, et seul un homme véritable sait infailliblement le mener à sa perte. Si elle y réfléchit un peu, ton éminente amie rejettera d'elle-même sa supposition, si elle a un tant soit peu de caractère. Toi, tu dois savoir ce qu'il en est, je m'abstiendrai de tout commentaire. Son

caractère n'est pas l'objet de cette lettre. La vénérable Valerie a dit que tout ce qu'un homme touche se transforme en merde, y a-t-il une femme normale qui en doute? Le roi Midas était une exception; l'autre exception, c'est lui, qui change en plastique tout ce qu'il touche. Le monde s'est dévalué à la mesure de la différence entre l'or et le plastique, ce qui n'est pas étonnant vu que c'est la poigne masculine qui le dirige depuis toujours. Nous en avons parlé, toi et moi, à l'époque où nous étions ensemble. Te souviens-tu parfois de nos discussions, te souviens-tu parfois de nous? Voilà que je remets ça! Pardon, je ne le ferai plus. Je veux juste te rappeler qu'en ce temps-là nous étions arrivées à la conclusion que le roi Midas a été le premier Démon, qu'il en était devenu un à la source du Pactole, à la stupéfaction des dieux de l'époque. Il n'est pas vrai qu'à cet endroit il ait été délivré du don de Dionysos et de son mauvais sort. Il n'a rien désiré de tel. Ce qu'il a désiré, c'est exercer le pouvoir de façon répugnante, virile. Et il y est parvenu. Il profitait de la cupidité humaine pour se faire aimer. Mais le roi Midas a tout à coup craché sur tout ça. L'Ère des Poissons se terminait. Le ciel était lugubre, les gens couraient comme déboussolés de par le monde, la cupidité avait échappé à tout contrôle. Il a ressenti un dégoût tel qu'il est descendu de son trône d'or avec empressement, comme si on le poursuivait. Le roi Midas a cédé à un nouveau Démon l'Ère du Verseau qui commençait. De quoi celui-ci a-t-il fait recouvrir le trône

ainsi cédé, sinon de plastique? Puis il a accroché au-dessus du dossier sa *Chaise électrique*, peinte à l'acrylique, avant de s'y asseoir, tout disposé à être un monarque cent fois pire que le précédent. Grâce à son hyperproductivité, en sept jours, il a fait de l'Ère du Verseau son ère, et il fera de même avec toutes les ères à venir. Même les aveugles voient qu'il touche plus d'objets en une journée que le roi Midas ne l'a fait au cours des siècles de son règne. Nous en avons parlé autrefois; il serait peut-être plus exact de dire que tu en as parlé et que je me taisais en te regardant d'un œil défiant. Penserai-tu autrement désormais? Toi et ton éminente amie ne dites rien du roi Midas, ce qui ne serait pas grave si avec le temps vous ne cédiez pas à la tentation d'oublier aussi le Démon du plastique, et si vous ne mettiez pas fin au combat contre lui, à l'instar de ceux qui ont cru à la blague de sa mort. Mais même cela serait sans importance et pardonnable si le Démon n'avait pas l'intention d'en finir avec cette planète. Or comme il l'a, cette intention, je dois intervenir. Mais, avant cela, il faut que je sache si ta Maria est capable de se transformer en un gros poisson jaune. Si je parviens à le savoir, j'agirai de manière bien plus sereine et plus consciente. J'ai une bonne raison de m'intéresser à sa capacité de transformation.

Je ne cesse de me demander où ton éminente amie est allée pêcher l'idée qu'il est avant tout metteur en scène de cinéma. Est-ce parce qu'elle s'est inscrite à des cours de critique cinématographique?

Pourquoi ne voit-elle pas en lui un basketteur ? Un ailier fort. Excuse-moi, je t'en prie, voilà que je me mets à être sarcastique sans raison. Mais cette façon qu'a Maria d'observer le monde exclusivement à travers son prisme personnel me fait sortir de mes gonds. Je ne peux accepter son idée qu'il se cache derrière la figure de Polanski. Je ne vois simplement aucune raison valable de faire un lien entre eux deux, de même que je ne vois pas pourquoi elle insiste sur le lien entre le Démon et l'art cinématographique. Le cinéma est un excellent moyen de manipulation, et c'est la raison pour laquelle il s'est emparé d'une Bolex 16 mm. Le cinéma d'art n'a à aucun moment été son véritable but, et s'il avait été metteur en scène, comme l'affirme ton éminente amie, cela aurait dû être le cas. L'image filmée permet au Démon de mettre à exécution sa tactique d'occultation des choses, qui consiste à les grossir et à les déformer légèrement. Comment expliquer autrement le fait qu'il ait produit *Du sang pour Dracula* ? Il s'est moqué de tout le monde avec ce film. Comme avec sa couleur argent et ses travaux sur le thème des accidents de voiture et d'avion. J'allais oublier : son premier film s'appelle *Sleep*, alors que, c'est bien connu, il n'avait nul besoin de dormir. Cela ne suggère rien à ton éminente amie ?

C'est peut-être une digression, mais je dois souligner que pour lui le besoin humain de sommeil était une chose étrange. Et même un peu inquiétante. Incapable de diriger les rêves humains, il a fait et fait encore tout son possible pour priver les gens

de sommeil, les pousser à ne pas dormir. Il mentait quand il prétendait dormir au moins deux ou trois heures par jour. Personne ne l'a vu endormi, alors qu'il y avait toujours plein de monde autour de lui. Il mentait aussi en disant qu'il prenait beaucoup d'amphétamines, qu'elles lui étaient indispensables pour mener une vie nocturne active. Non, il n'a jamais pris d'amphétamines, il n'en a jamais eu besoin. Il n'en parlait que pour en faire la réclame. Avec sa capacité de ne pas dormir, rien n'a été plus facile pour lui que de faire la propagande de son mouvement camp. Ce mouvement a été une réaction au mouvement beatnik, lequel véhiculait pas mal de fantaisies et de rêves, et un grand désir d'indépendance et de liberté. Il ne prenait pas les beatniks pour des benêts, c'est pourquoi il a attiré Ginsberg et Kerouac sur son divan. Absurdité ou œuvre du Malin ? Je ne saurais dire, mais je doute qu'il s'agisse là seulement de beatniks en manque triquant pour la fille nue qui s'étirait sur ce même divan. Peut-être qu'elle aussi, de concert avec eux, essayait de deviner ce qu'il pouvait bien y avoir de génial dans *Sleep*. Il n'y avait rien de génial, bien entendu. Il n'y a rien dans le fond, disait-il pour détourner l'attention du fait qu'il n'y avait rien non plus à la surface. En fait, il disait la vérité, mais avec cette vérité il en cachait d'autres, bien plus importantes, pour ne rien dire de ses déclarations insidieuses qui incitaient tout un chacun à chercher un sens caché dans ses œuvres prétendument artistiques. On scrutait ses tableaux, on mourait d'ennui

pendant des heures en regardant ses films, avec la conviction qu'il y avait là quelque chose, puis, pour ne pas paraître idiot, on prétendait voir là quelque chose de grand. En réalité, tout cela ressemblait à la recherche d'un trésor enfoui par un pirate à l'aide d'un plan dessiné par une canaille dotée du sens de l'humour.

C'est pourquoi, chère Donna, il ne faut pas te laisser berner : bien qu'il ait tourné plus de cent films, il n'est pas un réalisateur. Ni un dessinateur publicitaire, ni un artiste plasticien, ni un créateur de mode. Bien sûr, il n'est pas non plus une machine, comme il l'affirmait souvent, ce que certains sont portés à croire. Pas ton éminente amie, heureusement. Même elle n'est pas si naïve. Elle n'est d'ailleurs pas naïve du tout. Je n'ai pas voulu dire ça. Oublie. Revenons à lui. Il n'est rien de ce que j'ai énuméré tout à l'heure. Il est simplement le Démon. Comme Midas le fut. Sauf que le nôtre est le Démon de l'ère du plastique. Ta Maria doute probablement aussi de l'existence du Démon. Pour elle, ne pas croire en Dieu est une raison suffisante pour ne pas croire non plus au Démon. Elle croit en premier lieu en la mise en scène cinématographique et en Polanski, auquel tout la ramène. Mais, pour le plus grand bien de la vérité, la majorité des gens ne sera pas d'accord avec elle. Surtout pas les malheureux qui ont eu l'occasion d'approcher le Démon. Ceux-là ont tous cerné sa véritable nature – la plupart, hélas, trop tard. Déjà plongés dans la drogue, ils sont devenus hypocondriaques,

se sont enfermés dans leur dressing, leur salle de bains, leur cabinet noir, désormais fous, et ceux qui l'ont approché de plus près se sont suicidés. Les uns avec des cachets, les autres en se précipitant du sommet d'un immeuble, après avoir annoncé l'événement et invité les spectateurs à être présents. Combien d'entre eux se sont vraiment suicidés, et combien ont été tués, il est difficile de le dire. Quoi qu'il en soit, la vie de ceux qui le côtoyaient ne valait pas grand-chose, de quelque sexe qu'ils aient été, je dois l'admettre, même si la vie des mâles ne m'intéresse pas.

Ce sont surtout ses modèles qui ont eu la vie la plus brève. Ceux dont il sérigraphiait le portrait ont vite été enterrés. Marilyn, Jim Morrison, Hendrix, Janis Joplin, James Dean... Pour quelque raison, les stars le dérangent. Elles se suicidaient, mouraient d'overdose, étaient assassinées. Je crois que c'est aussi par sa volonté qu'ont été tués Kennedy et Martin Luther King. Je sais qu'il y a des naïfs qui ne voient aucun rapport entre ces morts et lui et qui ne croient pas qu'il faille vérifier ses alibis, mais ça ne veut pas dire que nous, membres de la Société pour l'élimination des mâles, devons partager ce point de vue. Moi, je crois qu'il faisait s'éteindre les étoiles pour que dans une obscurité toujours plus profonde sa perruque argentée brille davantage. Chère Donna, il détruisait les gens et filmait tranquillement leur déchéance par plaisir pervers et non parce qu'il était réalisateur de cinéma. Une fois mortes, certaines de ces étoiles, celles sur

lesquelles de grosses sommes avaient été investies, ont été remplacées par des personnes qui leur ressemblaient physiquement. Dylan en est un exemple. Le Démon a écrasé Dylan parce que celui-ci l'a humilié en troquant avec Grossman le portrait qu'il avait fait de lui contre un sofa. Il faut dire que le sofa était impeccable, presque neuf ; qui ne l'aurait pas préféré à des tableaux aussi nuls ? Le Démon lui-même aurait échangé n'importe laquelle de ses œuvres contre un tel sofa, ou peut-être même un moins bon. Le fait que certains de ses tableaux, qui ne valent pas cent dollars, se vendent un demi-million ou plus, est une affaire de satanisme et non d'art. Le nouveau Dylan ressemblait en tout à l'ancien, sauf qu'il n'avait pas de talent musical. Mais il n'y avait pas là de quoi le remplacer lui aussi par un autre, puisqu'il ne cessait de répéter qu'il se repentait de ce troc, devenu entre-temps de notoriété publique. Le Démon du plastique est très vaniteux et rancunier. Morrison, perpétuellement drogué et inhabile à la flatterie, en a eu la preuve. Tout comme le prétentieux Jagger, mais lui a été ressuscité. De quelle manière, je ne puis me l'expliquer. Je sais qu'il est mort noyé dans une piscine, comme Brian Jones. Par erreur ou délibérément, peu importe, toujours est-il qu'on l'a trouvé noyé. Il est pourtant réapparu, avec l'accent cockney qu'il aimait prendre parfois. Pas un double, pas un clone, mais Jagger en personne. *Satisfaction*. Puis le Démon lui a dessiné une langue tirée, que Mick, de son propre chef ou sous la contrainte, a

pris pour emblème de son groupe. Avec ce dessin, le Démon tirait la langue au monde entier en utilisant les Stones comme intermédiaires. Je sais que toutes ces affirmations ont l'air loufoques, qu'elles seront pour Maria la preuve que je suis définitivement fêlée. Ce qui nous conduit à un nouveau sujet.

Je ne sais pas si Maria lit mes lettres, si tu le lui permets. Peut-être les lisez-vous ensemble en commentant chaque phrase. Ou peut-être les lit-elle en cachette, comme je lisais les SMS que tu recevais. En tout cas, il est possible qu'elle y traque les preuves de ma labilité psychique. S'il en est ainsi, il est important que je sache si elle le fait à la demande de quelqu'un ou de sa propre initiative. Il est possible qu'elle souhaite te démontrer que tu as eu de la chance qu'elle soit venue t'arracher à mes bras. Peut-être ne sait-elle pas que c'est toi qui t'es emparée d'elle, avec ses tennis et ses serre-poignets Nike, et non pas elle. C'est moche si ça la fait traquer les preuves contre moi, mais c'est pire encore si elle le fait pour de l'argent, si elle est payée pour chaque preuve qu'elle trouve. Navrée d'égratigner ton éminente amie, mais je ne le fais pas sans raison. Je t'en parlerai dans la suite de ma lettre. Sache que cette lettre n'est destinée qu'à toi, lis-la seule, puis efface-la. J'espère que je ne t'en demande pas trop. Si proches que vous soyez, il n'est pas indispensable qu'elle soit mise au courant d'absolument tout.

Sur le Démon du plastique, je t'ai écrit tout ce que j'avais projeté d'écrire aujourd'hui. Même si je n'ai pas épuisé ce sujet, je suis maintenant incapable

d'y revenir. J'espère que toutes deux avez trouvé dans mes paroles suffisamment d'arguments pour rejeter les folles suppositions qu'il serait une femme travestie en homme et un réalisateur de cinéma. Je m'excuse si par moments j'ai été un peu agressive en argumentant, je me suis laissé emporter par le sujet, et j'ai aussi les nerfs à bout parce que la nuit dernière j'ai rêvé d'un gros poisson jaune qui cherchait à m'avalier. Il avait des yeux verts, humains. Ne t'inquiète pas, j'ai réussi à lui échapper.

Ne t'inquiète pas.

PARTIE CONFIDENTIELLE DE LA LETTRE

Chère Donna,

J'entre sans tarder dans le vif du sujet. Bien que j'aie fait tout le nécessaire pour que personne ne lise mes messages, et que je me sente parfaitement bien, le docteur m'a prescrit un traitement plus fort. C'est terrible. Qui sait si je pourrai rêver de toi avec une telle dose ? Je dormirai peut-être de nouveau d'un sommeil de plomb, sans rêves, comme à l'époque qui a suivi ton départ, quand on m'a gavée de toutes sortes de comprimés. Après ces nuits-là, les réveils étaient affreux, tous les matins je me sentais vaseuse et fatiguée. J'ai peur. Le docteur a fait la démonstration de son intelligence et de sa ruse en feignant d'être bête et malhabile afin que je m'ouvre à lui et lui confie toutes mes peines. Il m'a parlé sur un ton faussement sérieux comme s'il s'adressait à une enfant à laquelle il voudrait faire comprendre

qu'il a pour elle la même considération que pour un adulte. Tout cela a beaucoup plu à ma mère, ce qui n'est que justice, car c'est elle qui a payé le prix pas modique du tout de la consultation. J'ai joué son jeu et tâché d'avoir l'air de celle qui se laissait bernier par sa ruse. Qu'aurais-je pu faire d'autre ? Je me suis bien conduite, j'ai essayé de me présenter comme une personne forte, stable, complètement guérie. Pendant ce temps-là, je ne cessais de sourire, faisais tout ce que je pouvais pour que mon sourire soit le plus débonnaire possible. J'ai évoqué aussi mes promenades, les soins que je prodiguais au bambou, je lui ai dit que je menais une vie sociale active, que j'entretenais une correspondance avec toi. Bien sûr, je n'ai pas évoqué le contenu de mes lettres, ni de mes rêves, et je n'ai rien dit de ma rencontre avec la marchande de mini-beignets. Il a loué mes longues promenades et m'a encouragée à continuer d'en faire, ce qui m'a convaincue qu'il était satisfait de mon état de santé. Qui aurait pu croire que son appréciation de mon état était tout à l'opposé ? Il m'a demandé si je te faisais parvenir mes lettres par courrier électronique ou par la poste. Électronique, bien entendu. Nous sommes à l'époque du courrier électronique et des séries télévisées sur les médecins légistes, lui ai-je dit. Je doute qu'il m'ait prescrit un dosage plus fort parce qu'il jalousait ma modernité dans le domaine de la technologie, d'autant que je ne lui ai rien caché de ma peur des virus ni du temps qu'il m'a fallu avant de m'enhardir pour oser connecter mon ordinateur

à Internet. Je ne lui ai pas dit que j'ai trouvé ton adresse par pure intuition, et que l'adresse n'a pas d'importance parce que les lettres parviennent toujours à leurs destinataires. Heureusement que je ne le lui ai pas dit, il n'aurait rien compris. J'ai été extrêmement prudente, ce qui, hélas, s'est révélé vain. La prudence ne m'a pas aidée.

Je ne sais vraiment pas ce qui l'a décidé à se dire que je vais mal et à me prescrire cette dose de cheval. Bon, il est vrai que maman lui a signalé que la sonnerie du téléphone mobile provoquait en moi une terrible agitation, mais j'ai aussitôt protesté en assurant que j'avais dépassé ça et qu'elle pouvait sans crainte s'en acheter un nouveau. Je fixais ma mère d'un regard suppliant, de peur qu'elle ne raconte comment j'ai cassé celui qu'elle avait en le jetant contre le mur. Heureusement, elle s'est tue. Peut-être parce que le docteur n'a nullement semblé s'intéresser à la question. J'en suis sûre, c'est de quelque chose d'autre qu'il s'est agi, c'est quelque chose d'autre qui l'a incité à penser que je vais mal. Je dois découvrir ce que c'est ! Voilà pourquoi je te demande de vérifier si ton éminente amie Maria ne serait pas entrée en contact avec ma mère, ce qui ferait de mon échec auprès du docteur une conséquence du complot que toutes les deux trament contre moi. Bref : je soupçonne Maria de réunir les preuves que je suis partie en vrille et de les envoyer à ma mère.

Je vous prie d'avance, toutes les deux, de m'excuser si je fais erreur. Je ne le cache pas, il

est possible que Maria soit innocente, il est possible que ces manigances viennent de Thomas. Les hommes impuissants sont la méchanceté même, et il est impuissant. C'est pourquoi il prend du Viagra. Hier, en revenant de ma promenade, je l'ai vu sortir en compagnie de ma mère, visiblement contente et pleine d'entrain, et j'ai trouvé dans la corbeille à papier une boîte de Viagra vide. Bien que ce soit une preuve tout à fait convaincante que Thomas trempe dans cette histoire, je te prie encore une fois de sonder discrètement ton amie et, s'il devait se révéler qu'elle y est mêlée, de lui demander de s'abstenir. Sur la question de savoir si tu vas la punir et comment, je te laisse trancher. J'espère sincèrement qu'elle ne fait rien dans ton dos et qu'il apparaîtra bientôt que je me méprenais en doutant d'elle. Quoi qu'il en soit, je dois rester vigilante, surtout dans mes rapports avec ma mère, si je ne veux pas finir avec des électrodes sur le crâne ou empoisonnée.

Je compte sur ton aide.

H.

De : Hilary Hudson hh@msn.com
Objet : Quatrième lettre
Date : Samedi 3 juillet 2004. 17:29
À : donna@hotmail.com

Chère Donna,

Ma connaissance du jardin public s'appelle Tina. Elle ne s'était pas présentée la dernière fois, si elle l'avait fait, je n'aurais pas pu oublier son prénom parce que c'est celui de ma mère. Il fallait que je te dise ça avant de te parler du jardin dans lequel je passe le plus clair de mon temps, en fait, tout le temps que je ne passe pas à la maison.

Il est bien entretenu. Les bancs sont peints en jaune, il a deux grandes fontaines à bassin, et une petite, d'eau potable, plusieurs balançoires suspendues ou à bascule pour les enfants, un toboggan. Ou deux ? Un grand et un beaucoup plus petit, me semble-t-il. Il y a probablement d'autres installations pour le divertissement des enfants, mais je ne me rappelle pas lesquelles, car je me tiens

rarement dans l'espace réservé aux plus jeunes. Je m'assois généralement dans la partie centrale, pas loin de la fontaine dont les parois sont décorées de mosaïque. Quand je me promène, je parcours l'ensemble du jardin, mais je suis alors le plus souvent plongée dans mes pensées et ne vois rien de ce qui m'entoure. Ce jardin m'a toujours plu, mais je n'avais pas l'habitude de m'y attarder avant qu'on ne l'ait rénové. Je ne faisais que le traverser de temps à autre. Autrefois, il n'y avait pas de fontaines, les bancs n'étaient pas peints en jaune, et il ressemblait assez à une jungle, ce qui personnellement me plaisait. Les travaux de rénovation ne promettaient rien de bon. Lorsque j'ai vu combien d'arbres ont été arrachés, combien de branches ont été coupées, j'étais au désespoir. Et lorsqu'on s'est mis à élargir les allées au détriment de la végétation, j'ai cru que je n'y mettrais plus les pieds. Mais, après la fin des travaux, je me suis petit à petit habituée à son nouvel aspect et j'ai bientôt compris qu'il était désormais beaucoup plus beau. Maintenant, les rayons de soleil y pénètrent, si bien que le gazon prospère, ce qui n'était pas le cas avant. Les arroseurs tournent et l'arrosent d'abondance. Le jardin est ressuscité, les gens y reprennent leurs habitudes. Toutes les générations le fréquentent, surtout en été. Le soir, on s'y promène. Un orchestre y joue, une grosse Noire chante. Du soul. Elle n'est pas aussi bonne qu'on s'y attend en la voyant. On croit toujours que les grosses Noires ont une voix puissante, alors que celle-ci manque souvent de souffle. Mais le

choix des chansons est satisfaisant et, tout compte fait, c'est bien. Les gamines se mettent devant la chanteuse et dansent. De magnifiques filles font du roller. Tout le monde regarde leurs longues jambes, les uns en dissimulant leur intérêt, les autres de manière ostensible et provocante. On y est donc très bien, mais maman ne me permet pas d'y rester tard. Elle arrive bien avant minuit, me tient un peu compagnie, puis dit : Viens, rentrons à la maison, allons regarder la télé. J'ai l'impression qu'elle choisit le plus beau moment au jardin pour annoncer le départ. Je ne la contredis plus. Elle finit toujours par imposer sa volonté, c'est pourquoi je capitule tout de suite. Dans la journée, elle ne me dérange pas, et alors je vais encore mieux. De jour, le jardin vit une autre vie. Les gens promènent leurs chiens, font du jogging. Des filles magnifiques font du roller, il y en a autant que le soir, mais le jour elles sont nombreuses à porter leur baladeur sur les oreilles. Je marche à une vitesse folle, j'arrive presque à les suivre. Dans le jardin il y a beaucoup de marchands de glaces, de pop-corn, il y a aussi des dealers de drogue, mais seule Tina vend des mini-beignets.

Ce matin, j'ai été très contrariée, mes mauvais pressentiments se sont réalisés. À cause de la nouvelle dose de médicaments, je n'avais rien rêvé de la nuit. Je marchais dans l'allée à pas lents, persuadée que toute ma journée allait être mauvaise, quand je suis tombée sur elle. Elle se tenait à l'endroit habituel, toujours habillée de noir. Elle a été sincèrement contente de me voir, même si elle se trouvait

dans une situation conflictuelle. Quelques garçons essayaient de lui extorquer une portion de mini-beignets. Ils avaient payé quatre portions, mais, comme ils étaient cinq, ils en réclamaient encore une. Ce qui a dégénéré en dispute. Chaque nouvelle génération d'hommes est plus bête et plus grossière que celle qui l'a précédée. J'ai remarqué que Tina était coriace, mais c'est seulement quand je suis intervenue en prenant son parti que les garçons ont enfourché leurs vélos et s'en sont allés, visiblement mécontents. L'un d'eux a menacé Tina en lui disant qu'elle allait avoir affaire à son père. Je lui ai crié qu'il ne manque pas de nous l'envoyer pour qu'on le castre. Le gamin s'est mis à pédaler plus vite, ce qui nous a fait beaucoup rire.

C'est elle qui la première a recouvert son sérieux et reparlé de ma commande. Nous nous sommes alors lancées dans une conversation, plus importante que tout le reste. Elle m'a dit qu'elle prenait sur elle tous les risques liés à l'acquisition du lance-flammes. Elle m'a promis que j'obtiendrais le modèle le plus récent et que personne ne connaîtrait l'identité du dernier acquéreur. La hauteur de nos voix dépendait de la proximité des passants. À un moment où il n'y avait personne près de nous, j'ai sorti l'argent de ma poche et lui ai remis une avance. C'est bon d'avoir des économies dont personne ne sait rien. Maman ne me comprendrait jamais, elle ne me permettrait pas de donner autant d'argent pour un lance-flammes, même si la survie du monde en dépendait. Je ne cache pas

que j'ai eu moi aussi du regret pour l'argent que j'ai mis tant d'années à économiser, mais j'ai vite surmonté cette mesquinerie. Je me suis souvenue de toi qui blâmais mon égoïsme et, en donnant à Tina la liasse de billets, il m'a semblé que je te faisais plaisir. Ainsi, je suis enfin devenue une personne à ton goût, une femme consciente de l'état dans lequel se trouve le monde. Quant à Tina, elle est vraiment merveilleuse. Elle a confiance en moi, ce que montre bien le fait qu'elle n'a pas du tout compté l'argent. Elle l'a pris promptement et l'a mis dans sa poche. Elle m'a dit de ne pas m'en faire et que ma décision de me procurer un lance-flammes est très sage. En voyant que je respectais son opinion et que celle-ci me confortait, elle m'a souri tendrement. Ensuite nous avons discuté de choses et d'autres. Il est évident qu'elle est prête à adhérer fidèlement à notre Société. Elle a répété pas mal de choses que je lui avais dites la dernière fois, dont certaines qu'elle avait bien comprises, et d'autres pas vraiment. Mais nous avons le temps, elle comprendra. L'important, c'est qu'elle ait le désir d'apprendre.

Comme on peut le voir, ce ne sont pas les études qui jouent le rôle décisif dans l'éveil de la conscience féminine. Ma mère a fait des études universitaires, mais elle est loin de réfléchir avec autant de pertinence que cette femme qui a quitté l'école au début du secondaire. Les professeurs la détestaient à tel point qu'elle s'est vue tout simplement obligée de cesser d'assister aux cours. J'ai remarqué qu'elle

répugnait à en parler, si bien que je ne l'ai pas trop interrogée sur ce chapitre. Sans doute quelques événements de son enfance ont-ils fait qu'elle ne s'est jamais bien socialisée et adaptée. On le sent dans son comportement, dans son regard. Elle vit en banlieue, à l'est de la route E-73. J'ai eu l'impression qu'elle était impatiente de me donner son adresse, tant sa réponse à ma question a été rapide. C'est assez facile à trouver. Quand on passe le Silver Bridge, l'immeuble dans lequel elle vit est juste là, avant le premier croisement, à droite. Tout à côté de la brasserie Keiser. J'ai retenu le moindre détail, sans peine. Puis elle a mentionné l'avenue Wood, mais j'ai ignoré cette information pour ne pas m'embrouiller. Il me semble que cette avenue est tout à fait à l'autre bout de la ville, dans le quartier où nous avons habité toutes les deux. Elle a dû se tromper ou c'est moi qui ai mal entendu.

Je me suis assise au bout du banc à côté d'un arbuste dont les feuilles et la couleur ressemblent à celles de l'olivier. J'étais bien en compagnie de Tina, même si je me tenais derrière elle et me taisais. Je ne voulais pas la gêner dans son travail. Plus le temps passait, plus elle avait de clients. Je la regardais travailler du coin de l'œil et c'était un plaisir de voir à quel point elle est adroite. Le fait qu'elle et ma mère aient le même prénom me tracassait. J'en ai conclu que c'était grotesque et surtout difficilement compréhensible. Elles sont si différentes. Jusqu'alors, j'étais persuadée que le prénom influence la formation du caractère et la

destinée d'un individu. Peut-être cherchais-je ainsi à me justifier. Je suis une ratée, et qu'on ne vienne pas me parler de mon doctorat. Pour moi, il est lié à ton départ.

Il me semble que mon sort n'aurait pas été à ce point ingrat si je n'avais pas fait mon doctorat. Je suis punie d'avoir défendu une thèse centrée sur le Démon du plastique et d'avoir parlé de lui de manière positive. Je n'arrive pas à comprendre comment j'ai pu être si aveuglée. Je me demande souvent si j'ai le droit moral d'en vouloir à ton amie, alors que j'ai été aussi stupide qu'elle l'est maintenant. À un moment où Tina n'avait pas de clients, j'ai pris un sachet de mini-beignets au chocolat.

Tu ne te souviens sans doute même pas du jour de ma soutenance de thèse. Tu n'avais même pas remarqué mon trac. Maria venait de poser le pied sur le sol américain et de défaire son modeste bagage dans notre ville. Tu as aussitôt flashé sur elle et tes pensées se sont entièrement tournées vers son corps. Tu n'as pas pu trouver un moment pour fêter mon succès, tu n'as même pas voulu savoir pourquoi j'avais apporté du champagne. Seule dans ma chambre, j'ai pleuré, inconsolable, après avoir vidé la bouteille dans l'évier de la cuisine. Sur quel autre destin aurait pu compter une fille qui porte un prénom comme le mien, quand bien même elle aurait obtenu dix doctorats ? me suis-je demandé.

Tu as eu de la chance. Je ne peux imaginer meilleur prénom que celui que tu portes. Je l'admire depuis des années et me le répète tout bas. Donna,

Donna, Donna... Comment veux-tu, en portant un tel nom, que toutes les portes ne s'ouvrent pas devant toi? Il faut croire que chez certaines personnes le nom influe sur le caractère et le destin, ce qui n'est pas du tout vrai pour d'autres. Toi et moi venons à l'appui de la thèse que le nom exerce une influence, alors que ma mère et ma connaissance du jardin public démontrent le contraire. Tandis que j'étais assise près de l'arbuste dont le feuillage est pareil à celui de l'olivier, j'étais tourmentée par la question de savoir si c'est le caractère de ma mère qui correspond le mieux au prénom de Tina ou si c'est celui de ma connaissance récente. Il est difficile d'en juger, mais il me semble tout de même que ma mère est un spécimen plus représentatif de ce nom, et que ma nouvelle camarade a réussi à triompher du poids de la pierre qui l'enfonçait dans la banalité et l'immobilisme. J'ai rompu le silence et demandé à Tina si elle forniquerait avec un homme âgé aux cheveux clairsemés sur le devant et longs derrière, affublé de breloques. Pas sans grande nécessité, m'a-t-elle répondu, et le côté pragmatique et franc de sa réponse m'a plu. J'en ai bien ri. Puis je lui ai dit que je la recevais dans la Société pour l'élimination des mâles. Je l'ai fait spontanément. J'espère que tu ne m'en voudras pas, et qu'aucune ancienne adepte de la Société ne considérera que j'ai agi avec précipitation. Tina a le courage qu'il faut pour se lancer dans la lutte, elle a aussi la force mentale nécessaire, et j'ajouterai

une bonne intuition. Il serait dommage qu'elle ne soit pas des nôtres.

Tina dissimulait sa joie, mais je voyais à son regard qu'être membre de notre Société comptait beaucoup pour elle. Je suis sûre qu'elle fera tout ce qu'elle peut pour ne pas nous décevoir. Elle est merveilleuse. Elle n'a pas voulu me faire payer le sachet de mini-beignets que j'ai mangés. Son attention m'a touchée, je sais qu'elle n'est pas assez riche pour régaler les gens autour d'elle, mais j'ai accepté son cadeau sans un mot pour ne pas la blesser. Au moment de nous séparer, nous nous sommes serré la main et nous sommes dit au revoir. La paume de sa main était froide et humide. Et quel qu'ait pu être le plaisir que j'ai éprouvé en sa compagnie, à cet instant j'ai été saisie d'un sentiment désagréable que j'ai tâché d'oublier au plus vite. Mais, comme tu le vois, je n'y suis pas parvenue.

Il fallait que je te le dise. Ce sentiment désagréable persiste en moi. Quand je t'ai parlé d'elle la première fois, je crois que c'était dans ma deuxième lettre, je te l'ai décrite comme une femme belle, séduisante, mais j'avoue maintenant que je cherchais à exprimer de toi quelques gouttes de jalousie, ou du moins à éveiller ta curiosité. J'espérais que tu aurais un jour envie de faire sa connaissance, et que tu déciderais peut-être même de faire à cause d'elle un saut dans ta ville natale. Mais après cette impression désagréable, je ressens le besoin de te dire que Tina, quelle que soit mon affection pour elle, n'est pas du tout attirante du point de vue

érotique. Tu seras d'accord avec moi pour dire que son physique ne nuira nullement à notre Société.

Chère Donna, ce sera à peu près tout. Cette fois-ci, il n'y aura ni post-scriptum ni partie confidentielle de la lettre. Si jamais tu passes par cette ville, je te montrerai le jardin public. D'ici là, nous nous verrons en rêve. J'ai décidé de diminuer la dose de médicaments. Décision que j'ai prise seule, bien entendu. Il ne me sera pas facile de tromper ma mère, il y a longtemps qu'elle fait de mon ingestion des médicaments un véritable rituel. Elle me demande de prendre mes responsabilités, de penser le soir à mon traitement, car quelque chose pourrait lui arriver un jour. C'est ce qu'elle dit, mais je n'y crois pas. Afin d'exercer mon sens des responsabilités, elle me demande de veiller à ce qu'il y ait toujours de l'eau dans le vase où se trouve le bambou. J'ajouterai encore que la disproportion entre cette plante si haute et le petit vase dans lequel nous l'avons mise est ridicule, pour ne rien dire du fait que le vase se renverse dès que nous éloignons le bambou du mur. Et je finirai par la description du rituel du soir que maman et moi accomplissons.

Elle a conçu cette autre règle: si je pense à prendre mes médicaments, je n'ai pas le droit de le faire seule, je dois l'appeler pour qu'elle en soit témoin. Si un soir je les oublie, elle entre triomphalement dans ma chambre, un verre d'eau à la main et, comme en plaisantant, demande: Qu'avons-nous oublié ce soir? Et ce n'est qu'ensuite, tout à coup terriblement inquiète, qu'elle me sermonne en me

rappelant que je ne dois jamais perdre mes médicaments de vue. Tu vois donc à quel point je dois être rusée et astucieuse pour la tromper. Mais j'y arriverai, ne t'inquiète pas. La seule chose que tu aies à faire est de venir à ma rencontre.

Que mes meilleurs souhaits t'accompagnent jusqu'à la prochaine lettre, dans laquelle j'ai l'intention d'éclairer tout l'historique de la lutte contre le Démon du plastique. Depuis que j'ai commandé le lance-flammes, je ne pense qu'à notre combat. Bien que je sache que cette phrase va éveiller la curiosité de ton éminente amie, je te promets de ne plus être imprudente – insolente, diras-tu – et de signer à l'avenir mes lettres de la manière qui convient à notre relation.

Hilary

De : Hilary Hudson hh@msn.com
Objet : Cinquième lettre
Date : Mardi 6 juillet 2004. 23:30
À : donna@hotmail.com

Chère Donna,

L'Ère du Démon a commencé lorsqu'il a eu vingt-quatre ans et qu'il a fait blanchir ses cheveux. Aussitôt la décoloration terminée, le bombardement du Vietnam a débuté, suivi des protestations de la jeunesse. Le feu de la rébellion qui s'est propagé au monde entier a été allumé et attisé essentiellement par les étudiants. On peut dire qu'ils ont marqué de leur insoumission l'avènement du Démon. Les étudiants d'alors étaient très différents de nous, quand nous faisons nos études. Nous tâchions d'apprendre le plus possible, de nous intégrer le mieux possible à la société, et eux désiraient changer le monde. Peu leur importait que le changement fût pour le pire et exigeât de nombreuses victimes. La jeunesse estudiantine voulait une nouvelle réalité,

coûte que coûte. Ils croyaient tenir en main le destin du monde, sans se douter qu'ils étaient des marionnettes animées par les doigts habiles du Démon.

Tous ces événements, qu'il a indirectement provoqués, étaient étroitement liés à la mort et leurs conséquences étaient telles que personne ne se demandait si son invention – produire et vendre massivement du non-conformisme – était absurde ou pas, et s'il était normal que ce commerce fût présenté comme de l'art. Au milieu de cette terrible confusion, personne ne réfléchissait plus. Qu'est-ce que cela nous dit ? Cela nous dit qu'il est un adversaire à prendre au sérieux, qu'il s'est formé en lisant des magazines de mode féminins. Et lui, que disait-il ? Il disait qu'il désirait devenir président des États-Unis d'Amérique. Pourquoi ? Pour dissimuler son désir de devenir le maître du monde, voilà pourquoi.

Je peux admettre l'idée de ton amie Maria qu'il est un artiste, mais seulement jusqu'à un certain point et sous certaines conditions. Par exemple, il est un artiste qui ne s'intéresse pas trop ou, plus exactement, presque pas à l'art. Il s'est habilement casé dans l'art américain, car il a bien fallu qu'il se case quelque part, qu'il se camoufle. Et c'est dans la culture américaine qu'il y avait le plus de place, d'espace libre, pour ne pas dire de vide. Mais il existe aussi une autre raison, nullement anodine : il était conscient que la réalisation de toute grande idée débute dans le domaine de la culture, y compris, par conséquent, celle de la destruction du monde.

Il faut reconnaître que l'Amérique lui a résisté pendant un certain temps, exception faite de New York et de Los Angeles qu'il a soumis sans peine. Mais en dépit de la chute de ces deux mégalopoles, ce pays l'a combattu autant qu'il l'a pu. Il a été particulièrement touchant de voir la province américaine lui tenir tête. Mais pas seulement elle. Au début, il a eu des adversaires de tous les côtés. Il s'était bien frayé le chemin jusqu'au bal masqué de Truman Capote, mais en cette même année 1966 on ne l'a pas envoyé à la Biennale de Venise. Il tenait beaucoup à représenter le nouvel art américain dans cette importante manifestation. Mais qu'importe qu'on ne l'ait pas fait partir pour Venise puisque ses courtisans s'y sont rendus, prêts à propager sa gloire. De toutes parts il avait autant de détracteurs que d'adeptes. Une lutte à l'issue incertaine était engagée. À un moment, il a semblé vaincu, puis tout à coup une ville après l'autre a capitulé. L'Amérique est tombée à ses pieds. Et quand elle s'est inclinée, le monde entier en a fait autant. Vite et facilement.

La vénérable Valerie a tenté de sauver le monde. Elle s'est rendue dans la 47^e Rue à Manhattan, a pris l'ascenseur jusqu'au quatrième étage, est entrée dans sa Factory pour, a-t-elle prétendu, lui proposer un texte dramatique destiné à son puant Velvet. Il a refusé de la recevoir. Il l'a traitée de bouilloire dotée de seins et lui a fait savoir qu'elle ne devait plus remettre les pieds à la Factory. Elle a eu du mal à se frayer un passage jusqu'à lui. Boum ! Elle a tiré sur le Démon. Boum ! Boum ! Boum ! Elle a

tiré, tiré, jusqu'à ce que son arme s'enraye. Hélas ! Il est resté en vie. Et même ces balles, il les a monnayées. Mais ce n'est pas vraiment un exploit : étant donné qu'il savait monnayer boîtes de soupe et bouteilles de Coca-Cola, on pouvait s'attendre à ce qu'il monnaie aussi les balles qui l'avaient atteint.

La vénérable Valerie s'est doutée qu'il resterait en vie et que sa vengeance serait terrible, mais elle ne se devait pas moins de tenter le coup. Elle l'a attaqué au pistolet, c'est pourquoi elle n'a pas réussi. Elle n'a pas eu l'idée de recourir au feu. Je ne sais pourquoi elle n'y a pas pensé. Il l'a probablement induite en erreur avec cette couleur argent dont il faisait si grand usage. Il peignait tout en argent, ses cheveux, les poils de sa poitrine, ses murs, ses plafonds, ses tasses à café et la cuvette des toilettes. Elle en a donc déduit que c'était là, pour lui, une manière de conjurer sa peur de cette couleur, et que seul l'argent pouvait le tuer. C'est pourquoi elle a enveloppé les balles dans du papier aluminium. Elle s'est lourdement trompée.

Il se peut que je me trompe moi aussi en croyant que la solution du problème est dans le feu. Parce qu'il a aussi flirté souvent avec le feu. Il a peint des avions et des voitures en flammes. Que désire-t-il cacher en exhibant le feu ? Sur quelle fausse route nous conduit-il ainsi ? Pourtant, je continue à croire que c'est dans le feu que se trouve la solution. J'espère ne pas faire erreur. Je l'espère avec la force du désespoir. C'est pourquoi j'attends le lance-flammes avec tant d'impatience. En passant, je fais une digression pour te dire que je ne vois plus Tina.

Je passe mes journées au jardin public et je l'attends, je l'attendrais même la nuit, mais maman vient toujours me chercher et me ramène avec elle. Ma vie est devenue un cauchemar. J'ai sans cesse peur qu'il lui soit arrivé quelque chose. Et le lance-flammes m'est indispensable. Qui sait, il se pourrait que demain je tombe sur le Démon du plastique dépourvue de l'arme appropriée. Nous toutes, membres de la Société, devrions être pourvues de lance-flammes. On ne peut le tuer qu'avec cette arme. Nous ne devons pas nous bercer d'illusions, le devoir de l'éliminer nous incombe. Personne ne nous aidera, nous sommes restées seules. Depuis longtemps déjà.

D'autres que nous le combattaient aussi pour diverses raisons: le pape, les Soviets et Hollywood. Pour le pape, je comprends, bien que je ne sache pas comment le Vatican a appris qu'il était le Démon. Pour Hollywood, je comprends aussi, il rivalisait avec ses stars et menaçait leur pactole, mais pourquoi les Soviets? Je doute qu'ils aient été froissés par son tableau *Lénine rouge*, d'autant que l'œuvre n'a pas été exposée du temps où ils étaient puissants. Quelque chose d'autre était en cause. Mais quelle qu'ait été la raison, ils sont partis en guerre contre lui – et ils ont détruit leur pays. Il les a eus. Ils se sont disloqués en vingt États. Hollywood s'est incliné devant lui, pour protéger ses intérêts fondamentaux, tout en feignant de l'accepter par amour et non par obligation. Que pouvait-on attendre d'autre de ce nid de pédés?

Quant à la résistance du pape, elle est respectable. Il a tout essayé. Il est même venu plusieurs fois à New York, incognito, pour organiser la lutte contre lui ; cependant, un jour d'octobre, il a été démasqué. Du coup, il s'est débrouillé pour faire de cette visite secrète une visite officielle, il a dit une messe au Yankee Stadium, quatre-vingt-dix mille personnes sont venues l'entendre, et il s'est adressé au secrétaire général de l'ONU. Mais tous ses efforts ont été vains, il n'a pas réussi à dissimuler la véritable raison de sa visite. Le Démon l'a percé à jour. En représailles, pour s'être acoquiné avec le pape, New York est resté après le départ de celui-ci privé d'électricité. Ce qui a efficacement servi de leçon au gouvernement américain. Et l'Amérique a fermé sa porte au pape. Le Démon du plastique triomphait.

De jour en jour il devenait plus fort, tous déposaient les armes devant lui. Tôt ou tard. Le pape s'est montré le plus combatif. Même lorsque l'Amérique lui a tourné le dos, il a continué d'opposer une résistance courageuse. Mais n'oublions pas que le pape aussi est un homme. Ce dont on s'assure obligatoirement avant l'intronisation. C'est le protocole. Bien entendu, l'homme n'a pas eu la force de mener son combat jusqu'à la victoire. Il a d'abord fermé les yeux devant le Démon du plastique, et puis il a fini par le glorifier. Il l'a même reçu une fois en audience. Le Démon est venu avec son petit ami afin d'humilier encore plus l'Église. Quelle comédie vaticane, quelle arrogance démoniaque ! C'est pourquoi notre Société ne doit compter sur

aucune aide, surtout pas sur celle d'un homme. Les mâles ne peuvent aboutir à rien si la réussite exige de l'obstination et de l'endurance. Ils sont faibles et gâtés, incapables d'aucune action sérieuse. Et avec ça ils souffrent de quelque chose qu'ils appellent la rationalité, qui n'a rien à voir avec la véritable rationalité. Je crois que la vénérable Valerie a elle aussi parlé de cette maladie des hommes, et bien mieux que moi. Moi qui, apparemment, suis en train de dévier de mon sujet et de parler de vétilles, à savoir des hommes. C'est le signe que je dois terminer cette lettre. Il est temps de dormir. Maman vérifie de plus en plus souvent si je me suis couchée. Elle ne m'adresse pas encore de reproches, mais ça ne va pas tarder. Tout porte à croire qu'elle n'a pas vu Thomas aujourd'hui, elle est très nerveuse. Je n'aimerais pas que nous nous disputions avant de nous mettre au lit. Je dois être obéissante, tu sais bien pourquoi. J'ai rempli d'eau le vase du bambou, et maintenant je vais aussi éteindre l'ordinateur.

J'espère rêver de toi cette nuit. J'ai réussi à ne pas prendre la dose de médicaments que l'on m'a prescrite, et je compte bien que cela portera ses fruits. Depuis trois soirs je trompe maman, je mets le cachet sous ma langue et, quand elle sort, je le crache dans le vase du bambou. Mais, en dépit de la réussite de cette stratégie, tu n'es pas venue une seule fois dans mes rêves. Je serai patiente.

Ne m'oublie pas, je t'en prie.

Hilary